

Il gelato al limone

Linda Amyot

Numéro 131, novembre 2011

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Amyot, L. (2011). Il gelato al limone. *Moebius*, (131), 61–64.

LINDA AMYOT

Il gelato al limone

Les mains dans les poches, le dos appuyé au mur de la maison, il attend. L'autobus ne repartira pas avant plusieurs minutes. Au café d'en face, le chauffeur avale son espresso en jetant des coups d'œil dans leur direction. Une goutte de sueur coule lentement sur sa tempe. Là, au bout de la mer, se dessinent des traces violettes; il fera nuit bientôt, mais la chaleur ne tombe pas. Devant lui, les portes centrales de l'autobus sont restées ouvertes sur les passagers, venus de l'autre bout de la ville, qui attendent eux aussi le retour du chauffeur. Il ne parle pas, refuse d'un signe de tête la cigarette que lui offre Ettore. Les yeux fixés sur la femme assise à l'intérieur, il ne voit que cela: la courbe d'un genou, l'angle d'un bras replié, une main blanche qui retient de lourds cheveux noirs.

Elle a fermé les yeux et, d'un geste lent, a renversé la tête contre le métal froid de la fenêtre ouverte. Le vent de l'Adriatique, tiède et sucré, effleure sa joue, caresse sa nuque et son épaule nues. Voilà tout ce dont elle a envie: une brise marine dans la chaleur de la nuit italienne.

Ce matin, la femme était descendue de l'autobus en même temps que lui. C'était la première fois qu'il la voyait. Tandis qu'il allait rejoindre ses camarades assis sur les marches devant le collège, elle s'était dirigée vers la cathédrale. Au début de l'après-midi, il l'avait aperçue à la terrasse d'une *trattoria*. Elle avait enlevé ses lunettes noires et tenait un livre ouvert qu'elle ne lisait pas. Elle observait les gens et les choses autour d'elle. Un instant, son regard avait croisé le sien. Elle ressemblait à... Mais non, impossible. La femme n'était pas d'ici, il en était sûr. Il avait détourné les yeux, intimidé. Ettore se serait moqué.

Mais Ettore était allé traîner sur la plage avec Laura. Ou Chiara. Il ne savait plus.

Quelques personnes montent dans l'autobus, lancent un coup d'œil vers l'inconnue. Elle ne bouge pas, les yeux toujours fermés. Le vent de la mer effleure son cou, glisse sur son épaule. Elle se sent bien, voilà si longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi bien. Lui, un peu à l'écart de ses camarades, n'a pas cessé de l'observer. Il se déplace légèrement, replie une jambe qu'il appuie au mur de la maison. Ses yeux s'attardent sur la cheville de la femme, remontent aux genoux, s'arrêtent au rouge de la jupe.

— Fulvio!

Elle pose une main sur sa cuisse. Ses doigts pâles aux ongles courts font une tache sur le tissu écarlate. La fine bretelle de soie, rouge aussi, a glissé sur le bras. Comme un coup de griffe sur la peau.

— Fulvio!

Cette fois, Ettore a crié en le tirant par la manche. Il sursaute. Ettore s'est tourné vers les portes centrales grandes ouvertes de l'autobus. Il examine un long moment la femme assise, pousse Fulvio du coude.

— *Che bella!*

Des têtes se tournent. Ettore a parlé à voix haute, claire. Du ton assuré d'un garçon que Laura, Chiara ou Anna peut suivre sur la plage. L'inconnue ouvre les yeux et regarde dans la direction des jeunes gens qui attendent le départ de l'autobus. Vite, Fulvio baisse la tête. Elle croit l'avoir déjà vu quelque part, mais c'est l'autre garçon, près de lui, qui tente d'attirer son attention. La femme croise de nouveau les jambes et repose la tête sur le métal froid de la fenêtre. Toujours appuyé au mur, Fulvio allume une cigarette sous les moqueries de ses camarades.

Des femmes s'impatientent: elles sont fatiguées et, à la maison, tant de choses restent encore à faire malgré la chaleur torride. Qu'est-ce que ce sera en juillet? La femme en rouge ne le saura pas; depuis longtemps, elle aura quitté l'Italie. Elle aussi attend le chauffeur de l'autobus. Mais elle, elle a tout son temps. Que le chauffeur tarde, ça lui est bien égal. Dans le vent traîne le parfum des fleurs, et ça lui suffit. Tout à l'heure, elle achètera un *gelato al limone*, et la fraîcheur acide de la glace au citron dans sa

gorge lui suffira. Comme tous les soirs, la patronne de la *gelateria* lui sourira.

— *Non c'è gelato dove vive Lei?* a-t-elle demandé hier.

Bien sûr, il y a des glaces là-bas aussi. De l'autre côté de l'Atlantique. Mais ce n'est pas la même chose. Ce n'est jamais la même chose.

Elle se redresse, jette un coup d'œil vers les jeunes gens. Ils bavardent maintenant avec animation sans cesser de l'observer. Elle n'a pas encore perçu la différence entre le regard de Fulvio et celui des autres. Elle remarque seulement la mèche de cheveux qui lui tombe sur le front, la main à la peau mate qui tient une cigarette et la porte aux lèvres, se demande encore une fois où elle a déjà vu ce garçon. Des exclamations fusent : le chauffeur arrive enfin. La main laisse tomber la cigarette sur le sol, le talon écrase le mégot avec soin et, d'un bond, le jeune homme grimpe au moment où l'autobus démarre.

— *Via Puccini! Piazza Garibaldi!*

D'une voix forte, le chauffeur annonce les arrêts. La femme en rouge écoute distraitement. Devant elle, le siège est libre, mais le garçon, soudain enhardi, reste debout tout près d'elle. Elle décroise les jambes, les replie sous le siège, les deux mains bien à plat sur les genoux, le visage offert au vent. En relevant la tête, elle s'aperçoit qu'il la regarde avec intensité. Que ses yeux, d'un bleu sombre, s'emparent des siens. Se glissent dans son cou. Dévorent sa bouche.

Il y a longtemps qu'elle n'a senti sur elle un tel regard. Très longtemps, pense-t-elle. Mais peut-être, tout simplement, n'y avait-elle pas prêté attention. Tant d'autres choses étaient si vitales alors. Dans ces regards-là, il y a, tout à la fois, du désir, de l'arrogance et de la peur. Elle ne sait quoi en faire ; elle n'a jamais très bien su. Même avant. L'autobus roule sur un boulevard, et elle s'absorbe dans la contemplation des terrasses animées.

Au cinquième arrêt, l'autobus freine brutalement dans les cris de surprise et de protestation des passagers. Ballottée, la femme doit se retenir au dossier du siège devant elle. Fulvio, lui, s'y agrippe de justesse, et leurs mains s'effleurent. Le garçon reste là, les yeux toujours rivés sur elle. Elle non plus ne bouge pas et ses doigts, soudés

au dossier, frémissent. Ces mains la troublent, si près l'une de l'autre : elles sont nues, dévoilées, impudiques. Scandaleuses. Ce jeune homme doit être à peine plus âgé que le fils qu'elle n'a pas eu. Mais elle ne fait aucun geste. C'est lui qui retire sa main au bout d'une éternité, et détourne enfin les yeux. Avec un mouvement brusque, il repousse la mèche qui retombe aussitôt sur son front.

Un éclat soudain balafre le ciel indigo. La tête tournée vers la fenêtre entrouverte, la femme tente de reprendre souffle. Mais elle n'arrive pas à oublier la présence obsédante du jeune Italien et de ses camarades. Ils bavardent. Épars, les mots cascadenent sur elle : *adesso... domani...* elle, demain, quittera la côte, ira marcher dans les rues de Florence puis reprendra le train pour Rome, ou plutôt pour Sienne. Lui ira au collège, comme tous les jours. Non, demain c'est dimanche. Il doit, les dimanches, aller à la plage avec ses copains... *capelli...* il a, comme elle, les cheveux noirs... *dopo mangiare...* Ils parlent d'un film, du mariage du frère de Fulvio et des baisers d'Anna sur la plage. Ou peut-être étaient-ce ceux de Chiara, ou de Laura? Ettore lui-même ne le sait plus bien. La femme écoute seulement les voix. Les voix disent les mots qui coulent sur sa peau... *gelateria...* Elle se lève d'un bond, confuse.

— *Attenzione! La signora vuole scendere!*

Avec un grand sourire, Ettore cède le passage à l'inconnue. Les garçons se bousculent, forment en riant une haie d'honneur jusqu'aux portes de la sortie centrale de l'autobus. La femme se glisse entre eux sans plus les regarder.

— *Buona sera, signora! Arrivederci!*

Les yeux de Fulvio, impassible sous les moqueries d'Ettore, s'accrochent au rouge de la robe qui virevolte devant ses yeux. Puis, l'autobus repart, s'éloigne dans la nuit italienne.

La femme se tient là un moment, plantée sur le trottoir, un peu étourdie et le corps lourd. Elle sent encore le regard du garçon sur elle. Maintenant, oui, elle se souvient où elle l'a déjà vu. Lui, ou un jeune homme qui lui ressemblait. C'était devant un café, dans une ville froide de l'autre côté de l'Atlantique. C'était il y a vingt ans. Lentement, elle tourne enfin le dos à l'autobus bientôt avalé par la nuit et entre dans la *gelateria*.